



HAL
open science

”Les affects dans le Bellum adversus Granatenses d’Alfonso de Palencia”

Alice Carette

► **To cite this version:**

Alice Carette. ”Les affects dans le Bellum adversus Granatenses d’Alfonso de Palencia”. *Atalaya - Revue d’études médiévales romanes*, 2018. hal-01881382

HAL Id: hal-01881382

<https://hal.science/hal-01881382>

Submitted on 25 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les affects dans le *Bellum adversus Granatenses* d'Alfonso de Palencia

Alice Carette

Université Grenoble Alpes/ILCEA4
alice.carette@univ-grenoble-alpes.fr

Résumé : Cet article s'intéresse aux affects éprouvés et provoqués par le couple royal Isabelle de Castille-Ferdinand d'Aragon dans le *Bellum adversus Granatenses* d'Alfonso de Palencia. Il montre dans un premier temps comment le discours sur les affects royaux – désir, espoir, tristesse, colère – vise à légitimer son entreprise de reconquête du royaume de Grenade et à souligner la cohésion de la société chrétienne autour des souverains. Il analyse ensuite la façon qu'ont les chrétiens d'appuyer leur stratégie militaire sur la peur des populations assiégées, et les moyens par lesquels le texte s'empare des affects négatifs ou, plus rarement, positifs attribués aux musulmans pour justifier la guerre et la victoire chrétienne.

Mots-clé : Alfonso de Palencia, Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille, Thomas d'Aquin, Affects, Passions, Guerre de Grenade

Resumen: Este artículo se centra en los afectos experimentados y provocados por la pareja real formada por Isabel de Castilla y Fernando de Aragón en el *Bellum adversus Granatenses* de Alfonso de Palencia. Procura demostrar, en primer lugar, cómo el discurso sobre los afectos reales – deseo, esperanza, tristeza e ira – aspira a legitimar su empresa de reconquista del reino de Granada y subrayar la cohesión de la sociedad cristiana en torno a los monarcas. Analiza a continuación la forma en que los cristianos apoyan en parte su estrategia militar sobre el miedo de las poblaciones asediadas, y en que el texto se apropia de los afectos, negativos, y con menor frecuencia, positivos, atribuidos a los musulmanes para justificar la guerra y la victoria cristiana.

Palabras claves: Alfonso de Palencia, Fernando de Aragón, Isabel de Castilla, Tomás de Aquino, Afectos, Pasiones, Guerra de Granada.

Abstract: The present article examines the affects of and caused by the royal couple formed by Isabella of Castile and Ferdinand of Aragon in *Bellum adversus Granatenses* by Alfonso de Palencia. First, it shows how the discourse on royal affects - desire, hope, sadness, anger - aims to legitimate their initiative of reconquest of the Kingdom of Granada and to highlight the cohesion of Christian society around the sovereigns. Next, the article analyses how the Christians base their military strategy on the fear felt by the besieged populations, and the ways in which the text captures the negative or - more rarely - positive affects ascribed to the Muslims to justify the Christian war and victory.

Key-words: Alfonso de Palencia, Fernando of Aragon, Isabella of Castile, Thomas of Aquinas, Affects, Passions, War of Granada.

1. Introduction

Dans les premières lignes de sa thèse, *Alfonso de Palencia, historien*, Madeleine Pardo évoquait le choc qu'avait été pour elle la découverte de l'auteur et ajoutait : « l'histoire passionnée et partisane écrite par Alfonso de Palencia a elle-même suscité bien des passions »¹.

La passion avec laquelle Palencia écrit l'histoire traverse indéniablement l'ensemble de son œuvre² et s'exprime dès le prologue de la première *Décade* de

¹ Marie-Madeleine DUBRASQUET PARDO, *Alfonso de Palencia, historien. Études sur les «Gesta Hispaniensi»*, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2003, p. 9.

² Très récemment, María Pilar Rábade Obradó a d'ailleurs consacré un article à l'utilisation des affects par Palencia dans son récit du règne d'Henri IV de Castille : M^a Pilar RÁBADE OBRADÓ, « Más que afectos en las *Décadas* de Alonso de Palencia », e-Spania [En línea], 27 | juin 2017, Publicado el 12 junio

ses *Gesta Hispaniensi*, texte dans lequel il expose les difficultés morale et intellectuelle qu'il rencontre à relater des faits qu'il réprovoque³.

Le prologue du *Bellum adversus Granatenses* est, au contraire, placé sous le signe d'une joie (*laetitia*) retrouvée, grâce à la reprise de la guerre contre les Maures de Grenade par Isabelle et Ferdinand. Palencia déclare à ce sujet :

Bellum adversus Granatenses mauros diu praeter missum e demum avide
ressumptum scripturus: afficior ingenti laetitia, nihil minus quam olim
angore collidebar, dum annalium multorum fuit opus obscura facinora.
(*Bellum adversus Granatenses*, fol. 1r^o)

[Je m'apprête à écrire la guerre contre les Grenadins, longtemps interrompue et heureusement reprise tout récemment avec avidité : j'en ressens un très grande joie, non moindre que le tourment m'accablait autrefois, alors que mon travail était de rédiger les annales de maints crimes obscurs.]⁴

Outre qu'il marque la réconciliation de l'auteur avec la reine, celle de la noblesse avec la royauté, et, théoriquement, celle des nobles andalous entre eux, le *Bellum* se caractérise aussi par le retrait de l'auteur, qui n'y apparaît plus que comme narrateur, et plus du tout en tant qu'acteur, comme c'était le cas dans les *Décades*⁵. Considéré, pour toutes ces raisons, comme plus consensuel que ces dernières, le texte n'en est pas moins passionné. Afin de l'aborder sous cet aspect, j'ai choisi d'utiliser dans le titre de cette étude le terme spinozien, donc relativement anachronique, d'*affects*⁶. Néanmoins, les catégories des affects spinoziens ayant déjà été pensées, pour la plupart, avant l'époque de Palencia, sous le terme de *passions*, par saint Thomas notamment, je renverrai prioritairement en la matière à la pensée de ce dernier, qui les définissait ainsi : « toute passion est une modification de l'âme qui résulte de son union avec le corps⁷. » Il ajoutait, pour les

2017, consultado el 12 octubre 2017. URL : <http://e-spania.revues.org/26624> ; DOI : 10.4000/e-spania.26624.

³ « nimirumque si stilus prae foeditate rerum decidat atque obscuretur mens. » Alfonso de PALENCIA, *Gesta Hispaniensi*, R. B. TATE et J. LAWRENCE (éd.), Madrid: Real Academia de la Historia, 1998, vol. 1, p. 2.

⁴ Cet extrait du texte et les suivants sont cités à partir du Ms/1627 de la Biblioteca Nacional de España du *Bellum aduersus Granatenses* (dorénavant *Bellum*). Toutes les citations de Palencia sont traduites par moi, avec l'aide de Matías Ferrera, que je remercie vivement.

⁵ Voir M.-M. DUBRASQUET PARDO, *op. cit.*, p. 40.

⁶ Le *Bellum* étant le récit d'une série d'actions de guerre, et donc, plus encore que les *Décades*, une « geste », il me semblait *a priori* plus pertinent de lui appliquer le concept spinozien d'affect, en tant qu'il comprend des affects passifs (« passions ») et actifs (« actions »), qui résultent de l'union de l'âme et du corps et non, comme le concept cartésien de passion, de l'action du corps sur l'âme. Voir voir SPINOZA, *Des affects*, in *Ethique*, B. PAUTRAT (éd. et trad.), Paris : Seuil, Points Essais 380, 2010 (3^e éd.), p. 215.

⁷ Etienne GILSON, *Le thomisme, introduction à la philosophie de saint Thomas d'Aquin*, Paris : Vrin, 1989 (6^e édition), p. 336.

distinguer des simples sensations, que « les passions proprement dites affectent donc l'âme dans sa fonction animatrice du corps et là où elle y est la plus profondément engagée »⁸.

Le discours du *Bellum*, on le verra, accorde une large place aux passions. En effet, tout en étant plein d'une joie d'écrire retrouvée, le texte est un récit de guerre. C'est pourquoi il met en scène des situations où face à la mort, à la captivité, ou, au contraire, à la victoire, se déploie toute la palette des passions thomistes du *concupiscible*, c'est à dire des passions ayant un objet facile à atteindre – amour/haine, désir/aversion, plaisir (ou joie)/tristesse – et de *l'irascible*, c'est-à-dire des passions ayant un objet difficile à atteindre – espoir/désespoir ; crainte/audace, colère –.

L'étude des passions dans le *Bellum adversus Granatenses* offrant une matière trop abondante pour être traitée ici avec exhaustivité, je n'en proposerai pour l'heure qu'une étude partielle, en me centrant sur leur fonction dans le discours de légitimation de la guerre. J'aborderai donc exclusivement les passions convoquées dans le récit du conflit central entre la Castille et les musulmans du royaume de Grenade⁹, plus spécifiquement celles des souverains chrétiens et celles des protagonistes musulmans du récit, qui leur sont complémentaires¹⁰.

J'examinerai ainsi les causes, les manifestations et les effets des passions des souverains et des habitants du royaume de Grenade qui dominent le récit, en les confrontant à la manière dont elles sont définies, non seulement par saint Thomas ou Spinoza¹¹ mais aussi, pour certaines, par Palencia dans *l'Universal Vocabulario*. Je renverrai également à la *Segunda Partida* d'Alphonse X, sur laquelle s'appuient encore largement les réflexions sur la monarchie castillane à la fin du XVe siècle¹², et dans laquelle certaines passions sont érigées en devoirs politiques. Il s'agira de montrer comment l'auteur les met au service de son propos idéologique : dans un premier temps, en analysant la représentation des passions éprouvées et provoquées par le couple royal dans le contexte de la guerre ; dans un second temps, en interrogeant les principaux affects attribués à l'ennemi musulman et ceux ressentis à son égard, tour à tour en tant qu'agresseur, vaincu ou nouvel allié.

⁸ Ibidem.

⁹ J'exclus les affects en lien avec l'actualité des autres régions d'Espagne et des autres pays européens, souvent conflictuelle également, par ailleurs très présente dans le récit.

¹⁰ Je laisserai notamment de côté d'autres passions moins centrales dans le texte, comme celles des membres de la noblesse. Les affects de Palencia lui-même, tels qu'il les exprime dans son écriture de l'histoire mériteraient quant à eux une étude spécifique.

¹¹ Pour les affects mentionnés dans le *Bellum* qui n'entrent pas dans les catégories thomistes, j'aurai ponctuellement recours à *l'Éthique* de Spinoza, dans l'édition citée en note 6.

¹² Voir José Manuel NIETO SORIA, « La *Segunda Partida* en los debates políticos de la Castilla del siglo XV », *e-Spania* [En ligne], 5 | juin 2008, mis en ligne le 27 mai 2010, consulté le 22 octobre 2017. URL : <http://e-spania.revues.org/9993> ; DOI : 10.4000/e-spania.9993

2. Ferdinand et Isabelle : guerre de Grenade et affects royaux

Ferdinand et Isabelle, héros du récit, y sont animés par une large gamme d'affects directement liés à la guerre et à ses événements. Loin de donner l'image de souverains fragilisés par des passions, celles que Palencia leur attribue les dote d'une puissance et d'une détermination singulières.

2.1. Désir, tristesse, colère : des affects royaux moteurs de la guerre

Spes/animositas

La passion attribuée le plus systématiquement à Ferdinand et Isabelle est, dès le début du récit, ce que Palencia définit dans son *Universal Vocabulario* comme l'*animus* :

Animus es voluntad del anima, es su mente, es su sentido, es la parte por do se siente & por do se sabe. Ab animo viene animosus & animositas¹³.

Cette définition relève, dans le système thomiste, de l'espoir (*spes*), qui correspond à la *cupiditas* dans l'ordre de l'irascible¹⁴. Saint Thomas précise en effet : « l'espoir ajoute au désir un certain effort et une certaine tension de l'âme en vue du bien difficile à obtenir »¹⁵.

Ce désir volontaire ou actif, qui relève du « bien difficile à atteindre », constitue le moteur de l'action royale, comme le suggère déjà l'adverbe latin « avide » employé

¹³ ALFONSO DE PALENCIA, *Universal Vocabulario en latín y en romance*, 2T., Séville : Paulo de Colonia et socii, 1490 (dorénavant *UVoc*), fol. XXIV^ob.

¹⁴ Cette opposition correspond à ce que Spinoza nommera l'*animositas* (le désir actif), par opposition à la *cupiditas* (le désir passif).

¹⁵ Thomas d'AQUIN, *Les Passions de l'âme*, Albert PLÉ (éd. et trad.), in : *Somme Théologique*, T.2, Paris : Les Éditions du CERF, 1984, question 25, p. 187. La notion d'effort apparaît chez Spinoza sous le terme *conatus*, grâce auquel se réalise l'articulation entre puissance et acte : voir SPINOZA, *op. cit.*, p. 226.

dans le prologue. Dès le livre I, Palencia annonce en effet que « les esprits » des deux conjoints sont, dès le début du règne, tendus vers la guerre de Grenade¹⁶.

Une fois surmontés les obstacles initiaux à la mise en œuvre de la guerre, le désir de combattre les musulmans grenadins passe dans l'esprit des souverains de l'état de simple tension ou volonté à celui d'action. Ferdinand actualise ce désir commun avec son épouse en se consacrant aux préparatifs du conflit :

Interea obnix Fernandus Castellae rex etiam studiis carissimae coniugis regina Helisabeth intentus, quam debellationis Granatensium cupidissimam esse sciebat, dat operam rei coepta » (*Bellum*, fol. 15v^o)

[Pendant ce temps, le roi de Castille Ferdinand, s'efforçant assidûment de satisfaire la volonté de sa très chère épouse, qu'il savait très désireuse de la victoire sur les Grenadins, s'applique à poursuivre les préparatifs.]

Palencia associe donc le champ lexical de l'effort à celui du désir (« cupidissimam »). Un tel passage illustre bien ce que Spinoza définira plus tard comme une articulation entre la puissance et l'acte, au moyen de l'effort (« obnix », « intentus ») de Ferdinand qui met en actes la volonté (« studiis ») de son épouse.

Ce désir omniprésent de mener à bien un combat ou le siège d'une cité donnée reste la priorité des souverains, même lorsqu'ils doivent s'absenter de la frontière pour se consacrer à d'autres affaires. Ainsi, après une mention des tensions en Navarre et en Catalogne, Palencia affirme que le roi « avait pour principal but la guerre contre les Grenadins » ou encore, alors que les souverains séjournent à Alcalá de Henares, qu'ils gardent à l'esprit leur « ferme intention » de livrer la guerre aux Maures¹⁷.

On retrouve ce type d'affirmation, tantôt à propos de la guerre en général, tantôt à propos du siège de Moclín entrepris par le roi¹⁸ avec une détermination telle que sa « grandeur d'âme » fait passer la réputation imprenable de la forteresse et les

¹⁶ « Animi utriusque coniugis a principio scepri sui erant ad bellum hoc Granatense intenti. », *Bellum*, fol. 7r^o.

¹⁷ « Sibi praecipuum assumpsit negotium Granatenses oppugnare. », *Bellum*, fol. 69r^o ; « Intera apud Conplutum illorum dierum mora utriusque coniugis non caruit frequentibus negotiorum stimulis. Nam praeter curam intime conceptam debellandorum infidelium, haud mediocriter insudabant quoad fieri posset remedium investigare seditionibus Neapolitanis. », *Bellum*, fol. 73r^o.

¹⁸ « Fernandus oppidum conabatur expugnare. », *Bellum*, fol. 81v^o; voir aussi, à propos des sièges de Loja e Illora : « Et secundum propositum catholicae coniugis concors fuit optimi regis sententia victoriam prosequi. », *Bellum*, fol. 81r^o. (« Et conformément au dessein de sa catholique épouse le roi partageait la décision de poursuivre la victoire ».)

dépenses considérables à prévoir après « sa volonté de réaliser cette conquête intensément désirée »¹⁹.

Palencia souligne encore l'inclination (« proni », *Bellum*, fol. 86v°) des souverains pour la guerre, leur détermination inédite (« vehementi intenti », *Bellum*, fol. 131r°) et à quel point leur esprit est occupé (« totam mentem convertere ») par le siège de Baza, qui sera le plus long de tous²⁰.

Le désir de guerre est donc constamment explicité par des associations entre le lexique de la volonté et de l'effort (« cupere », « cupidus », « intentus », « studius », « affectus », « conor », « pronus ») et celui de l'esprit (« mens », « anima », « concepta »). Ces mises en relation répétées font écho à l'*effort* thomiste ou au *conatus* spinozien, par lequel le désir devient action, même si le substantif thomiste *spes*, à plus forte raison les substantifs spinoziens de *cupiditas* ou *animositas*, n'apparaît pas dans le texte.

Tristesse

D'autres affects royaux s'articulent avec ce désir dominant, comme la tristesse prêtée à diverses reprises aux souverains. Équivalent spirituel de la douleur, la tristesse est à première vue négative, dans la mesure où, pour saint Thomas, elle fait partie des « passions qui impliquent un mouvement de l'appétit dans le sens de la fuite ou d'un certain retrait » et, en cela, « s'opposent au mouvement vital »²¹. Si la tristesse semble effectivement affaiblir temporairement le roi et son épouse lorsqu'ils sont affligés, par exemple, par la mort d'un combattant valeureux, elle peut aussi renforcer leur puissance d'action. En effet, comme le précisait déjà saint Thomas, si, à première vue, en tant que « mal », « la tristesse n'est d'aucune utilité », elle est également

utile chaque fois qu'une chose est à fuir, parce qu'elle ajoute un nouveau motif de fuite. En effet, le mal lui-même, en soi, est à fuir ; et tous fuient la tristesse pour elle-même, comme tous désirent le bien et le plaisir dans le bien. De même, donc, que le plaisir qui vient du bien, fait qu'on recherche celui-ci avec plus d'ardeur, ainsi la tristesse qui vient du mal, le fait fuir avec plus d'énergie²².

¹⁹ « Omnes tamen considerationes posthabuit Fernandi regis magnanimitas prae desideratae expugnationis affectu. », *Bellum*, fol. 82r°.

²⁰ « Expeditionis aduersus Bacienses mauros totam mentem conuertere uisi sunt. », *Bellum*, fol. 130v°.(« Ils semblaient porter toute leur attention à la campagne contre les Maures de Baza ».)

²¹ Thomas D'AQUIN, *op. cit.*, Question 37, article 4, p. 254.

²² Thomas D'AQUIN, *op. cit.*, Question 39, article 3, p. 260.

Cette logique est illustrée à diverses reprises dans le texte, notamment lorsque le roi apprend la prise par les Grenadins de la forteresse de Zahara, autrefois conquise par son grand-père l'Infant Ferdinand, futur roi d'Aragon. En effet, si le roi en éprouve du chagrin (« egrimonia », synonyme dans l'Universal Vocabulario de « tristitia »), cette douleur morale, exprimée par le verbe « dolebat » stimule encore davantage (« magis atque magis ») son désir de déclarer une guerre ouverte à Grenade :

Nuncius infortunii huius aegrimoniam haud mediocrem attulit Fernando regi, cuius auus Fernandus Aragonum rex [...] perculerat Granatenses acerrime et expugnationi Antiquerae urbis hoc addiderat, quod Zaram diuturna obsidione cepit. [...] Itaque avi gloriam nepos quoque Fernandus suis temporibus in hoc partim obscuratam dolebat. Et velut incitamento pungentissimo magis atque magis ad bellum aperte gerendum mentem dirigebat. (*Bellum*, fol. 9v°)

[La nouvelle de cette infortune causa une profonde tristesse au roi Ferdinand, dont le grand-père Ferdinand, roi d'Aragon [...] avait durement frappé les Grenadins, et ajouté à la prise d'Antequera celle de Zahara, à l'issue d'un long siège. C'est pourquoi le petit-fils, également nommé Ferdinand, s'affligeait de ce que, de son temps, la gloire de son grand-père fût en partie ternie. Et comme mû par un irrésistible mouvement, son esprit était de plus en plus enclin à livrer une guerre ouverte aux Grenadins.]

Chez Ferdinand, le désir-espoir prend donc rapidement le pas sur la tristesse, par un mécanisme qui correspond à celui que décrit saint Thomas. Ce même mécanisme semble à l'œuvre après le désastre inaugural (« clades ») que constitue pour les chrétiens le massacre de la Ajarquía, près de Málaga. Si la nouvelle abat profondément l'esprit des souverains, ils jugent l'épisode si grave (« tanta molis ») qu'il les pousse immédiatement à préparer une nouvelle expédition et une levée des troupes²³.

Colère

Il en va de même pour la colère, également récurrente chez le roi. Cette passion, selon saint Thomas, est déclenchée par « la présence immédiate d'un mal

²³ « Huius cladis nuntius plurimum conturbavit mentem Fernandis regis reginaque Helisabeth. [...] Sed tanta molis estimatur clades accepta que continuo nova expeditioni delectuique operandari decernitur. », *Bellum*, fol. 23v°.

difficile»²⁴ ; elle est, par ailleurs, « un appétit de vengeance »²⁵. Tournée tantôt vers les chrétiens, tantôt vers les musulmans, elle revêt dans le texte, selon le cas, des fonctions différentes.

La colère royale résulte, en diverses occasions, d'un désir de vengeance et, comme la tristesse, elle se mue alors en effort guerrier. Ainsi, après la mort du vaillant Tello de Aguilar et le massacre de captifs chrétiens par les Maures de Benamaquix, le roi est mû par une double colère, ce qui le pousse à ordonner plusieurs attaques simultanées contre l'ennemi :

Accessit quoque indignatio quando oppidani Benamaquixenses captivos christianos aut occidissent, aut diversis suppliciis temerassent. Duplici igitur ira in hostes afficiebatur et confestim omnia genera oppugnationum expediti jubet. (*Bellum*, fol 61r^o)

[Son indignation grandit quand les défenseurs de Benamaquix eurent tué ou soumis à divers supplices les captifs chrétiens. Mû par une double colère envers les ennemis, il ordonna immédiatement de mener toutes sortes d'attaques.]

L'indignation remplit ici la même fonction que la colère²⁶. Ainsi, le roi, bouillant d'indignation (« indignatione ») après un massacre de chrétiens près de Gibralfaro, ordonne le déploiement d'une intense activité pour repousser les Maures : « Rex fortissimus prae indignatione eruptionis illius ulteriorem ad arcendum hostem sollertiam adiunxit. » (*Bellum*, fol 97r^o)²⁷

Ce type de colère ou d'indignation étant concomitant à la compassion pour ses propres soldats, il arrive également que le roi donne la priorité à leur sécurité et se lance lui-même physiquement dans le combat. C'est pourquoi, alors que des soldats galiciens courageux se font massacrer par des Maures aux abords de Vélez-

²⁴ Thomas d'AQUIN, *op. cit.*, question 23, art. 3, p. 179.

²⁵ Thomas d'AQUIN, *op. cit.*, question 46, art. 4, p. 288. Palencia, quant à lui, définit la colère comme le désir d'infliger une punition : « Ira es affecto o passion destemplada que arrebatada el animo para luego punir a otri. », *UVoc*, fol. CCXXIIIv^ob.

²⁶ Pour Palencia, indignation et colère sont synonymes, comme le montre la définition d'« indignatus » : « compungido de enoio o de yra », *UVoc*, fol. CCXVr^ob

²⁷ « Le très vaillant roi, à cause de l'indignation due à cette invasion [*i.e.* celle des Maures] attacha par la suite sa ruse à repousser l'ennemi. »

Málaga, le roi indigné (« indignabundus ») ordonne leur retrait avant de se jeter lui-même, aux côtés du marquis de Cádiz, dans le combat contre l'ennemi qui continue à attaquer :

Itaque ultro audebat pergrede hostis, quod ad eo indignatissime tulit rex ut celeri cursu marchionem et alios proceres ante a se missos secutus quem Granatensem in primis videt elatius ob equitatem prosterneret. (*Bellum*, fol. 91v°-92r°.)

[Aussi l'ennemi osait-il continuer à avancer, ce que le roi ne supporta qu'avec une telle indignation que, courant à vive allure à la suite du marquis et des autres nobles, qu'il avait auparavant envoyés au combat, il terrassait le premier Grenadin qu'il voyait chevaucher trop fièrement à son encontre.]

En déchargeant sa colère contre les agresseurs et en engageant son corps physique dans le combat, le roi défend certes ses sujets mais il éteint aussi sa passion en assouvissant sa vengeance²⁸.

À d'autres moments, la colère du roi se tourne contre ses propres sujets, comme après l'échec de l'attaque de Moclín par les troupes chrétiennes, à l'initiative du comte de Cabra, Diego Fernández de Córdoba :

Haec cladis quae die tertio septembris accepta est ubi nunciatur Fernando regi haud procul ab Alcala castrametato neque omnes habenti copias quae undequaque conueniebant, magnam ob hoc praecipue intulit aegrimoniam quod praeter sua iussa contigisset. Idcirco succensebat comiti tamquam mandatorum transgressori [...]. (*Bellum*, fol. 70r°)

[Quand ce désastre, subi le 3 septembre, fut annoncé au roi Ferdinand, qui campait non loin d'Alcalá et qui n'avait pas avec lui toutes les troupes qui se rassemblaient de toutes parts, il en conçut surtout une grande tristesse, parce

²⁸ « De même qu'un grand feu s'éteint vite, plus rien ne restant à brûler, la colère, par sa véhémence même, disparaît rapidement », Thomas d'AQUIN, *op. cit.*, question 48, article 2, p. 297.

que cela s'était produit à l'encontre de ses ordres C'est pourquoi il était si courroucé à l'égard du comte, qui avait désobéi à ses consignes [...].]

Un autre épisode intéressant est celui où le jeune comte de Belalcázar, Gutierre de Sotomayor, dont Palencia vante les mérites guerriers, agonise de ses blessures. La réaction première du souverain est alors la colère (« ira »), car il considère que ce tragique événement est dû à la désobéissance du jeune homme à ses ordres (« existimans inobedientem imperio fuisse », *Bellum*, fol. 44r^o)²⁹. Une telle réaction est d'abord celle d'un chef militaire, bien compréhensible dans un contexte où toute désobéissance aux ordres met en danger l'ensemble du groupe. Or, pour Palencia, Ferdinand est aussi le roi de Castille au plein sens du terme, et le fait de mentionner sa colère contribue à en faire la démonstration. En effet, comme le soulignent Boquet et Nagy, la colère est « l'émotion royale et princière par excellence » et la « conséquence d'une offense qui porte atteinte à la *potestas* »³⁰, sachant que l'obéissance au roi est précisément l'un des fondements de l'autorité royale³¹.

2.2. Affects royaux et amour du peuple : la tête et le corps

D'autres affects royaux exprimés par le texte relèvent de ce que Spinoza définira comme les affects qui naissent de la similarité avec autrui³². Parmi ceux-ci, la miséricorde, définie par saint Thomas comme « la tristesse du mal d'autrui, considéré cependant comme un mal personnel »³³.

²⁹ Cette colère se mue cependant rapidement en pitié lorsque le jeune noble succombe à ses blessures : « Quo nuncio accepto rex, qui ea ipsa hora haud procul in campo quietem aliquantisper capiebat, festinantissime subuenit. Et obuium habuit adolescentem iam semianimem, cui iracunde cepit succensere, existimans inobedientem imperio fuisse et tam sibi quam multis exitium quesuisse. At uero percognita infortunii qualitate, indignatio in misericordia vertitur. » *Bellum*, fol. 44r^o-v^o. (« En apprenant cette nouvelle, le roi, qui à ce même moment prenait quelque repos dans un champ non loin de là, accourt promptement. Et il trouva le jeune homme déjà manifestement inconscient. Il se fâcha contre lui avec colère, estimant qu'il avait désobéi à son autorité et qu'il avait recherché, pour lui comme pour beaucoup [de soldats], la mort. Mais, lorsqu'il se fut rendu compte de la gravité de son infortune, son indignation se changea en miséricorde »). Ce passage illustre ce qu'en dit saint Thomas, citant Aristote : « "la colère ne peut en aucune façon s'élever contre les choses insensibles, ni contre les morts". D'abord parce qu'ils ne souffrent pas, ce que les gens irrités recherchent avant tout chez les victimes de leur colère. Ensuite parce qu'on ne peut pas se venger de gens à qui on ne peut faire aucun mal ». Thomas d'AQUIN, *op. cit.*, question 46, article 7 p. 290.

³⁰ Damien BOQUET et Piroška NAGY, *Sensible Moyen-âge*, Paris : le Seuil, 2015, p. 240. (Palencia utilise ici le mot « imperio » et non « potestas ».)

³¹ Alfonso X EL SABIO, *Segunda Partida*, G. LÓPEZ (éd.), Salamanca: Andrea de Portonariis, 1555, titre XIII, loi 16, fol. 38v^oa.

³² « De ce que nous imaginons une chose semblable à nous [...] affectée d'un certain affect, nous sommes par là même affectés d'un affect semblable », SPINOZA, *op. cit.*, p. 255.

³³ Thomas d'AQUIN, *op. cit.*, question 35, article 8, p. 246.

Le puissant désir de victoire de Ferdinand et Isabelle ne suffisant à démontrer ni leur légitimité ni celle de la guerre, Palencia les représente également comme capables d'éprouver des affects fondés sur la similitude avec autrui, en l'occurrence avec leurs frères chrétiens³⁴.

Ferdinand, qualifié de « très sage et naturellement très humain »³⁵, peut éprouver de la tristesse à la mort d'un soldat valeureux et faire preuve aussi, à plusieurs reprises, de compassion envers ses troupes et ses vassaux. À Gibralfaro, c'est un roi de nouveau qualifié d'« humanissimus » (*Bellum*, fol. 96 r^o) qui ordonne le repli de ses troupes en danger. En bon souverain qui aime ses sujets, il se plie à ses devoirs de générosité matérielle (*merced*), accordant aux fils les titres et privilèges de leurs pères morts en 1483 dans l'expédition malheureuse de la Ajarquía, ce qui consolide la cohésion sociale autour du souverain. Il honore également son devoir de miséricorde (« misericordia ») envers les habitants de la frontière, en proie aux attaques des Maures :

Nam hoc adversus Granatenses bellum ex misericordia ipsorum fidelium principium sumisse, quos Maurus saeviens tum diatissime affligebat. (*Bellum*, fol. 133r^o)

[En effet, cette guerre contre les Grenadins était née de la miséricorde pour les propres fidèles, que le cruel Maure affligeait depuis si longtemps.]

Ces affects, très politiques, obéissent néanmoins à une certaine hiérarchie, car ils vont prioritairement aux proches et aux semblables du roi. Ainsi est-il particulièrement attristé par la blessure reçue par son oncle Enrique Enríquez à Alhama³⁶. En outre, lorsque les Maures de Colomera lui demandent de renoncer à une *tala* en échange de la libération de mille prisonniers, Palencia écrit:

³⁴ De tels affects sont évoqués dans la *Segunda Partida*, qui précise comment le roi doit aimer son peuple, en lui accordant entre autre sa reconnaissance matérielle (« merced »), sa pitié (ou compassion), et sa miséricorde « faziéndoles merced quando entendiere que lo han menester »; « doliéndose dellos quando les oviesen a dar alguna pena »; « para perdonarles a las vegadas la pena que merescieren, por algunos yerros que oviesen fecho », Alfonso X EL SABIO, *op. cit.*, titre X, loi II, fol. 30v^oa.

³⁵ « prudentissimus naturaue perhumanus », *Bellum*, fol. 52r^o.

³⁶ « Sed maxime pupugit regis mentem uulnus Henrici Henriquez auunculi sui, quem grauitate ictu spingardae saucium Alhamam curandum remisit. », *Bellum*, fol. 29v^o. (« Mais ce qui accabla le plus l'esprit du roi fut la blessure de son oncle Enrique Enríquez, gravement atteint par un tir d'arquebuse, que le roi fit ramener à Alhama pour le soigner. »)

Ad haec pietas catholici regis erga chrysticolas magna suoapte affecti cepit animum advertere in lenamen miserabilium hominum hac tamen conditione qua ipse illum numerum ex nobilioribus captivis seligeret. (*Bellum*, fol. 82v°)

[L'immense pitié du roi catholique envers les chrétiens, mue par sa propre émotion, se mit à prêter attention à cette proposition pour consoler ces hommes malheureux, à la condition cependant qu'il en choisît lui-même un certain nombre parmi les plus nobles.]

Quant à la reine, si est elle aussi représentée comme affectée de compassion, c'est plus précisément à l'égard des blessés, au soin desquels elle veille personnellement³⁷. Lors de la reddition de Loja, elle apparaît ainsi comme une figure maternelle faisant preuve d'une compassion exemplaire. Palencia, après avoir évoqué sa piété et sa « charité naturelle (« *innatam caritatem* ») à l'égard de ceux qui composaient l'armée chrétienne », ajoute : « Et enim ad sauciorum et egrotatum curam praeparari cuncta fecerat in castris quae viris locupletissimis domo possent. » (*Bellum*, fol. 81r°)³⁸

Le roi étant la tête du royaume dont les sujets sont le corps³⁹, il est cohérent que le peuple partage ses affects. Ainsi, la présence ou l'absence même des souverains peut causer, tour à tour, la tristesse ou la joie collective, comme lorsque les souverains sont occupés à aplanir les tensions en Galice⁴⁰. Au contraire, lorsque le roi rejoint son épouse à Cordoue, le peuple partage la joie de la reine et le désir des deux souverains de mener à bien la guerre :

³⁷ Même en son absence, d'ailleurs, la reine donne des instructions pour le soin des blessés, comme à l'issue du siège de Vélez Málaga : « Cura nihilominus militum egrotatum atque sauciorum ad mille ducentum et eo amplius laudabili caritate mirabilique sedulitate secundum reginae absentis providentiam nunquam remittebatur. », *Bellum*, fol. 93v°. (« Néanmoins, le soin apporté avec une charité admirable et un empressement remarquable aux plus de mille deux cents soldats malades et blessés ne faiblissait jamais, conformément aux dispositions prises par la reine, alors absente »). Voir aussi, après le siège de Málaga : « In primis captivorum chrysticolarum solammini satis faciunt [...]. Quorum nonnulli macie morboque tabidi primis diebus libertatis adeptae decesserunt. Coeteris alimonia vestesque impertiuntur, ut domun redire commodius valeat. », *Bellum*, fol. 106v°. (« Ils font d'abord apporter du soulagement aux prisonniers chrétiens [...] dont beaucoup succombèrent de faim et de maladie infectieuse durant leurs premiers jours de liberté. De la nourriture et des vêtements furent distribués aux autres, afin de leur permettre de rentrer chez eux plus facilement »).

³⁸ « Et, en effet, elle avait fait préparer pour le soin des blessés et des malades rassemblés dans le campement tout ce que les hommes les plus riches possèdent chez eux. »

³⁹ Voir. Alfonso X el SABIO, *op. cit.*, titre I, loi V, fol. 5r°.

⁴⁰ « Dum plurima animorum vertigo discessum regis reginaeque coniugis remoraretur », *Bellum*, fol 24r°. (« Dans le même temps, le départ du roi et de son épouse la reine éteignait une grande part de l'enthousiasme des esprits. »)

Deinde Cordubam venit 15 maii et post quindecim alios dies adventus carissimi regis subsequitur, hilaris coniugi ut cunctis expectantibus iocundissimus, qui feliciter adversus Granatenses geri bellum sub alio duce arbitrabantur quam sub imperio regis. (*Bellum*, fol. 41v^o-42r^o)

[Puis la reine arriva à Cordoue le 15 mai et s'ensuivit, quinze jours plus tard, l'arrivée du très cher roi, très agréable à son épouse comme à tous ceux qui l'attendaient, joyeux [et] qui jugeaient malheureux que la guerre contre les Grenadins fût menée sous le commandement d'un chef autre que le roi lui-même.]

Les affects royaux, conformes aux valeurs chrétiennes et aux fondements juridiques de la monarchie castillane, apparaissent donc à la fois comme des facteurs de cohésion sociale parmi les chrétiens et comme le moteur de la très juste guerre contre les Maures grenadins. Lorsqu'ils sont, en outre, manifestés publiquement, comme dans le passage ci-dessus, ils relèvent clairement de ce que Barbara Rosenwein a défini comme des « communautés émotionnelles », dans le système desquelles « les émotions appartiennent aux outils avec lesquels la vie sociale se négocie »⁴¹.

3- Les affects dans le discours sur les musulmans de Grenade.

Pour compléter mon analyse, je me pencherai à présent sur les affects relatifs aux musulmans de Grenade : d'abord sur ceux qui leur sont attribués par le texte, puis sur ceux que ressentent les chrétiens à leur égard.

3.1. Les affects des populations assiégées ou la stratégie de la peur

Contrairement aux affects royaux, éminemment actifs et positifs, ceux que le texte attribue aux ennemis assiégés puis vaincus sont majoritairement passifs, en dépit d'une longue résistance aux assauts chrétiens. Il en va ainsi de la peur, imputée de façon systématique et répétée aux populations vaincues, ainsi que de leur lâcheté et de leur cruauté supposées.

⁴¹ Voir Barbara ROSENWEIN, « Émotions en politique, perspective de médiéviste », *Hypothèses*, 2002/1 (5), p. 320.

Peur

L'affect qui domine de manière écrasante le discours sur les populations assiégées est la peur (*timor*, exprimée également par son superlatif *terror*). Cette peur surgit en réaction à la destruction, à l'imminence de mort, de la captivité, ou à l'intransigeance du roi chrétien après les conquêtes des villes qui ont résisté plus que d'autres. Mais ce qui la cause le plus souvent, c'est la menace et le bruit incessant de l'artillerie chrétienne, qui fut effectivement, comme l'a montré notamment Miguel Ángel Ladero Quesada, l'une des clés de la victoire chrétienne⁴². Palencia relate par exemple, le siège de Coín dans les termes suivants :

Nulla denique intermissio in tormentorum machinarumque admotione incussuque erat, quippe fragor impetusque horrendus immissorum in moenia saxorum Decoynenses perterrebat. Ullulatusque foeminarum atque puerorum clamor animos multitudinis propugnantis ad langorem impellebat [...]. (*Bellum*, fol. 61v^o)

[Enfin, il n'y avait aucune interruption dans le fracas des balistes et l'avancée des machines de guerre, et assurément le fracas des pierres et des torches lancés contre les murs emplissait de terreur les habitants de Coín, et la clameur du hurlement des femmes et des enfants poussait à l'abattement les esprits des nombreux combattants.]

La terreur déclenchée par les canons sur les populations assiégées est rappelée à l'occasion de chaque siège. Outre Coín, c'est le cas notamment pour Álora, Cártama, Écija ou Ronda. Ces situations correspondent à la définition que donne saint Thomas de la peur ou crainte (*timor*)⁴³, d'autant qu'il l'applique précisément à des situations de guerre : « Au combat, la crainte procède non de la force que l'on met à se battre, mais de son insuffisance éventuelle, qui fait douter de la victoire »⁴⁴.

Outre les allusions ponctuelles à la peur ressentie par les habitants de chacune des villes combattues, Palencia semble considérer cet affect comme inhérent à la nature même des populations musulmanes. Du moins énonce-t-il comme une

⁴² Miguel Ángel LADERO QUESADA, *Castilla y la conquista del reino de Granada*, Granada, Diputación Provincial de Granada, 1993, p. 180-196.

⁴³ Traduit par « crainte » dans l'édition utilisée ici. « L'objet de la crainte est ce qu'on reconnaît comme un mal futur, auquel on pourra difficilement résister », Thomas d'AQUIN, *op. cit.*, question 42, article 1, p. 277.

⁴⁴ Thomas d'AQUIN, *op. cit.*, question 42, article 2, p. 278.

généralité, à l'occasion du récit du siège de Vélez-Málaga, que « rien n'effrayait davantage les Maures que les tirs d'artillerie »⁴⁵.

Au-delà de l'énonciation des faits, la peur, affect négatif attribué aux populations assiégées, est, sous la plume de Palencia, l'instrument d'un jugement de valeur sur une prétendue infériorité morale des maures par rapport aux chrétiens. Ainsi, au cours du récit du siège d'Álora, Palencia, après avoir évoqué la peur des canons, associe à cette dernière la supposée soumission des musulmans à leur femmes et leur amour pour leurs enfants qui, selon lui, les amollit ou les rend lâches :

Sunt Mauri maxime obnoxii foeminis, et molliuntur apprime tenerrimo filiorum amore. Proli quidem augendae atque alendae nimis student. (*Bellum*, fol. 43r°)

[Les Maures sont très soumis à leurs femmes. Le tendre amour de leurs enfants, plus important que tout, les amollit, et ils s'appliquent en vérité à procréer et à nourrir leur descendance.]

Face à ce type de constat, la peur ressentie par les Maures devient stratégique pour leurs attaquants, qui l'utilisent comme une arme psychologique aussi redoutable que les canons. C'est ainsi, par exemple, que les Chrétiens retrouvent l'espoir de prendre Ronda, pourtant réputée inexpugnable :

Pavor denique terrorque foeminarum atque puerorum clamor cives angebat maxime. Quandocumque enim ictu bombardarum domus aliqua siue perpugnaculorum angulus diruebatur, imbellis illa multitudo ad caelum clamores extollebat in magnam modicae quantitatis defensorum conturbationem atque futurae expugnationis adminiculum. Quaequidem omnia inexpugnabile Rondae urbem cito expugnabilem effecere. (*Bellum*, fol. 63v°).

[En outre, la peur et la terreur des femmes et la clameur des enfants tourmentaient grandement les habitants. En effet, chaque fois qu'une maison ou qu'un point des remparts était détruit par les tirs des canons, cette foule

⁴⁵ « [...] quum aliud nihil ipsis Mauris horrificum haberetur quam tormentorum appulsus », *Bellum*, fol. 91r°.

sans défense lançait vers le ciel des clameurs, ce qui perturbait fortement le petit nombre des défenseurs et facilitait la future conquête. En effet, tout cela favorisait une prise rapide de la ville inexpugnable de Ronda.]

La peur est donc ce qui, dans de nombreux cas, pousse les habitants à se rendre. Le roi et ses généraux en ont pleinement conscience et l'utilisent à leur avantage, avec succès, comme on le comprend lorsque Palencia fait état de débats sur la stratégie à adopter. Après le récit de la chute de Ronda, la terreur est ainsi évoquée comme un moyen de décourager l'ennemi au même titre que la faim (« fame atque terrore », *Bellum*, fol. 69r^o). Elle constitue en outre une arme si redoutable qu'elle finit par se propager par le bouche à oreille : Palencia écrit ainsi que la terreur des habitants de Loja augmente en entendant dire que Ferdinand entend punir leur résistance avec une cruauté particulière, ce qui les pousse à la reddition⁴⁶. Enfin, face à l'exemple de la peur, des destructions et des morts déjà advenues ailleurs, certaines places fortes, comme Cártama, se rendent avant même de subir des maux plus grands⁴⁷.

Lâcheté et cruauté

Deux autres affects négatifs, associés l'un à l'autre, sont attribués de manière collective aux combattants musulmans en situation de combat : la lâcheté et la cruauté.

⁴⁶ « Diruitur intra urbem domorum mutitudo, ita ut qui antea Rondenses et caeteros praesidorum propugnatores ignavis accusauerant : quod se dedidissent terri bombardarum fragore, iam terrore haud dissimili de propria saltem et coniugum filiorumque incolumitate consultarent. Fertur addidisse formidinem ciuibus, quod rex Boaudelis inter consultandum explicuit se habuisse compertum quo furore Fernandus rex potentissimus excandesceret in mahometistas omnes, maxime in Loxenses, quos unice contendeat lacerare minutatimque discerpere. », *Bellum*, f. 80v^o (« À l'intérieur de la ville, de nombreuses maisons furent détruites, de telle sorte que ceux qui auparavant avaient accusé de lâcheté les habitants de Ronda et les défenseurs des autres villes parce qu'ils s'étaient rendus, épouvantés par le bruit des canons, désormais possédés par cette même terreur, ne se préoccupaient que de leur propre salut, ou du moins celui de leurs femmes et de leurs enfants. On rapporte qu'ajouta de la terreur chez les habitants le fait que le roi Boabdil expliqua, durant un conseil, qu'il avait appris la fureur avec laquelle le très puissant roi Ferdinand se déchaînait contre tous les mahométans, principalement contre les habitants de Loja, qu'il avait surtout l'intention de les mettre en pièces et de les réduire en miettes. »)

⁴⁷ Palencia explique ainsi que la peur de subir les mêmes souffrances que les habitants de Coín pousse ceux de Cártama à anticiper leur reddition : « Terror deinde Cartamensium corda pulsavit acerbe, et obsidentibus mentem statim referant, uelle se antequam oppugnationem experiantur, regis clementiam experiri [...]. », *Bellum*, fol. 61v^o-62r^o.

La lâcheté ne figure pas dans le système thomiste des passions, mais sera définie dans l'*Ethique* comme une forme de crainte, plus précisément comme « la crainte d'un mal que la plupart des hommes, d'ordinaire, ne craignent pas »⁴⁸.

Dans le texte, ce sont les musulmans qui sont affectés d'une lâcheté dont les chrétiens sont exempts, les affects des premiers étant là encore situés à l'opposé de ceux des seconds. Ainsi, lorsque les Castellans s'emparent de Montecorto et Cardela, Palencia l'explique par la couardise des gardes (« ignavis custodibus », *Bellum*, fol. 10r^o). Il se fait par ailleurs l'écho des critiques de lâcheté formulées par les habitants de Ronda à l'égard de ceux d'Álora après leur reddition, sans la démentir, car elle sert son propos⁴⁹. Sans nier totalement la puissance de combat des guerriers musulmans, ce qui dévaloriserait les victoires chrétiennes, Palencia ne les qualifie tout de même que très rarement de courageux⁵⁰.

Un autre affect négatif fréquemment attribué aux combattants maures est leur extrême cruauté, dont les démonstrations sont régulièrement ponctuées de cris effrayants (« clamore ingenti sibilato », fol. 83r^o), et qui s'exerce aussi bien contre les chrétiens que contre les Maures soumis aux chrétiens ou favorables à Boabdil. Ainsi, les terrifiants Gomerres de Málaga massacrent et éventrent un captif chrétien avant de le placer sur un âne aux portes du camp chrétien⁵¹, tandis que les troupes d'Audelí l'ancien (ou Abohardillas, oncle de Boabdil), sèment la terreur parmi leurs opposants de Grenade en coupant les têtes des combattants chrétiens tués :

Deinde Abohardigles quorum passim in reddito adinuenit corpora christianorum humi iacentia decapitari iussit capitaque caesorum apprehendi ut trophei maius spectaculum appareret multitudini Granatensium domi permanentium [...]. (*Bellum*, fol 70 r^o)

⁴⁸ SPINOZA, *op. cit.*, p. 343.

⁴⁹ « Aloreusium quidem subitam deditionem illius proximitatis montanae habitatores Mauri ingnauiae detestabili imputarunt, praecipue Rondenses. », *Bellum*, fol. 43v^o. (« Certainement, les Maures habitants des montagnes voisines, principalement ceux de Ronda, imputèrent la reddition subite de ceux d'Álora à une lâcheté honteuse. »)

⁵⁰ Une exception, soulignée comme telle, concerne un noble grenadin, de la famille des Zenete, au sujet duquel Palencia relate : « Verumtamen quidam Maurus nomine Zanetus, eques procul dubio fortissimus praestanti animo, quos in littore pueros sopore grauatos facile potuisset occidere, excussit somno, dataque opera ut illa in bellis aetas a fortibus uiris non laederetur, in alios robustiores, uim suam exercuit, merito laudandus. », *Bellum*, fol. 100v^o. (« Cependant, un certain Maure du nom de Zenete, chevalier indubitablement robuste et d'un grand courage, qui aurait pu facilement tuer des enfants alourdis par le sommeil sur le rivage, les réveilla, et, volontairement, afin que cette jeunesse ne fût pas blessée dans le combat par des hommes robustes, il alla exercer sa force contre des ennemis plus robustes, homme digne d'être loué. »)

⁵¹ « Cadauere percognito Malacenses numidae alii, qui salutem libertatem futuram in illa temeritate desperati hominis reposuerant, furore quodam christicolam ex captiuis quem nostris carissimum arbitrati sunt interemere et discusso pectore imposuerunt asino circumligatum et per portam ciuitatis in aduersas stationes asinum stimulantem impulerunt. », *Bellum*, fol. 99r^o-v^o.

[Ensuite, Abohardillas ordonna de décapiter les cadavres des chrétiens qu'il trouva à son retour gisant partout sur le sol et d'emporter les têtes des victimes comme trophées pour donner un plus grand spectacle aux habitants de Grenade restés chez eux.]

3. 2. La compassion envers les vaincus ou les affects de l'assimilation

Face à l'espoir puis à la certitude de la victoire chrétienne, les musulmans peuvent aussi se voir attribuer et susciter des affects positifs.

C'est le cas du roi de Grenade Boabdil, présenté comme jeune et courageux (« rex fortissim[us] iuven[is] », *Bellum*, fol. 25v°), contrairement à son père et à son oncle, et comme un combattant aguerri⁵². Allié des souverains chrétiens, il fait l'objet de la part du narrateur, comme de celle d'Isabelle et Ferdinand, d'un traitement de faveur. Ainsi, lorsqu'il combat contre les troupes de son père ou de son oncle, Palencia souligne la supériorité de leur courage sur celui des troupes adverses, qui demeurent aussi les ennemis politiques de la Castille⁵³. À la demande de Ferdinand, Boabdil, poursuivi par son père, est même généreusement accueilli en tant qu'allié, par la reine, à Cordoue :

Qui percepto huius atrocitatis nuncio cum sexaginta quos habebat secum equitibus Cordubam perfugit ut reginae Helisabeth imperio atque tutamini se committeret, dum Fernadus Rex bello intentissimus erat, cuius liberalitas conformis voluntati serenissimae coniugis munifice providit Boaudeli nullum in terris aliud profugium quam apud victorem Fernandum habenti. (*Bellum*, fol. 60r°)

⁵² « assuetus labori certaminum quotidianaque propugnationes durus », *Bellum*, fol. 89r°. (« aguerri à l'épreuve des combats et endurci aux luttes quotidiennes »).

⁵³ « Ab exteriori parte excepit impigre Boaudelis, inferior numero at virtute superior », *Bellum*, fol. 87v°. (« Boabdil vint prestement à leur rencontre, avec des forces moins nombreuses mais supérieures en courage. ») Voir aussi : « Sed qui Albayzinum possidebant uiri, etsi numero inferiores erant, semper tum uirtute superiores habebantur, quum sagittandi dexteritate praecellebant, et molliciem repsuebant. Hi ad uiginti milia uiri ualde strenui, declinantes ad Boaudelim et imperium Abohardiglisregis recusantes confligebant quotidie cum caetera multitudine Granatensium et in congressibus tumultuariis regem suum Boaudelim appellitabant. », *Bellum*, fol. 78v°. (« Mais les hommes qui tenaient l'Albaicín, bien qu'inférieurs en nombre, étaient toujours tenus pour supérieurs en vertu, parce qu'ils excellaient dans le maniement des arcs et rejetaient la mollesse. Ces hommes, qui pouvaient être vingt mille très courageux, obéissant à Boabdil et rejetant l'autorité d'Abohardillas, se heurtaient chaque jour au reste de la multitude des Grenadins et, au cours de ces rencontres confuses, proclamaient que Boabdil était leur roi. »)

[Ce dernier, après avoir reçu la nouvelle de cette atrocité, se réfugia à Cordoue avec les soixante chevaliers qu'il avait avec lui pour se mettre sous l'autorité et la protection de la reine Isabelle, pendant que Ferdinand s'affairait à la guerre. Sa générosité, conforme à la volonté de sa sérénissime épouse, s'employa sans réserve en faveur de Boabdil, qui n'avait sur terre aucun refuge sinon auprès du vainqueur, Ferdinand.]

Si des affects positifs sont attribués à Boabdil par Palencia et si les souverains eux-mêmes lui témoignent compassion et générosité, c'est qu'il est leur allié politique, mais aussi parce qu'il semble attiré par la religion catholique. Ses adversaires musulmans lui reprochent en effet une « inclination notoire pour le christianisme »⁵⁴ et le narrateur dit de lui, à propos de son affection pour le roi (« Fernando regi carus »), « comme s'il était en réalité catholique »⁵⁵.

Le roi Ferdinand fait également preuve de compassion envers les populations vaincues, comme lorsque « de manière très humaine »⁵⁶ il ordonne à ses soldats de protéger dans leur déplacement les habitants d'Álora, rejetés et agressés par leurs coreligionnaires pour s'être rendus aux chrétiens.

Ces derniers, quant à eux, éprouvent également dans leur ensemble de la compassion pour les vaincus, notamment pour les plus faibles, comme les femmes, dont les cris déchirants sont mentionnés à plusieurs reprises⁵⁷.

Joie

Le dernier affect attribué aux musulmans qu'il me semble nécessaire d'aborder est moins attendu que les précédents, dans le contexte d'une guerre qui progresse à leur détriment, puisqu'il s'agit de la joie. Ainsi, l'un des passages les plus frappants, à la fin du livre IX, témoigne d'une évolution dans la perception des affects des vaincus, puisque Palencia fait état de l'absence de tristesse, voire de la joie éprouvée par les habitants d'Adra après leur reddition. Bien que cette passion ne soit pas explicitement désignée, on la reconnaît sous des formules comme « l'absence de tristesse » ou les « visages souriants » attribués aux vaincus. Par ailleurs, l'auteur évoque une « charité réciproque » (« mutua caritate ») entre musulmans et chrétiens :

⁵⁴ « inclinationis ad religionem christianam notioris », *Bellum*, fol. 88v°.

⁵⁵ « ac si vere catholicus esset », *Bellum*, fol. 131r°.

⁵⁶ « valde humaniter », *Bellum*, fol.43v°.

⁵⁷ « Lamentatum mulierum et lachrymae captivorum etiam victoribus misericordiam concitabant. », *Bellum*, fol. 106r° (« Les plaintes des femmes et les larmes des captifs suscitaient même la compassion parmi les vainqueurs. »)

Hoc unum memoratu dignissimum omnes qui aderant censuerunt. Nullam mauros agricolas in via repertos siue Abdarenses illa in deditione versatos moesticiam vultus indiciave interne afflictionis ostendisse. Immo tamquam veteres chrystianorum hospites mutua caritate vehementer affectos, fronte hilari placidoque sermone victorem exercitum excipiebant. (*Bellum*, fol. 155r^o)

[Tous ceux qui s’y trouvaient jugèrent comme seul fait digne d’être rapporté que ni les cultivateurs maures rencontrés en chemin ni les habitants d’Adra ne montraient, durant la reddition, un visage triste ou quelque signe de leur peine intérieure. Bien au contraire, en tant qu’anciens hôtes des chrétiens, ils accueillirent l’armée victorieuse, animés ardemment d’une charité mutuelle, le visage souriant et les paroles paisibles.]

De façon explicite, cette « charité » rapproche donc vaincus et vainqueurs dans un processus d’identification réciproque. Or, selon saint Thomas, la joie, synonyme de plaisir, est la passion qui succède au désir lorsque le bien convoité est atteint : « le repos dans le bien, c’est la joie ou le plaisir »⁵⁸. Ainsi, si l’on rapproche ce passage sur la reddition d’Adra de l’« inclination notoire de Boabdil pour le christianisme » évoquée précédemment, le texte semble suggérer que ses sujets et coreligionnaires, eux aussi, aspiraient en fin de compte à être vaincus par les chrétiens, ce qui justifie d’avance que la religion leur soit imposée. L’évocation d’une improbable « joie » mutuelle, que l’on pourrait éventuellement interpréter comme le soulagement de voir la guerre enfin terminée, suggère l’éclosion d’une nouvelle forme de « communauté émotionnelle »⁵⁹, non plus seulement entre les souverains et le peuple chrétien, mais entre les populations des deux religions.

4. Conclusion

À l’issue de cette réflexion non exhaustive, il semble manifeste que les passions dominantes respectivement attribuées aux protagonistes chrétiens et musulmans du *Bellum* sont utilisées comme des instruments de légitimation des souverains et de leur guerre. Elles servent en effet à démontrer que Ferdinand et Isabelle

⁵⁸ Thomas d’AQUIN, *op. cit.*, question 25, article 2, p. 188.

⁵⁹ Voir *supra*, note 42.

méritent la victoire, pour la manière dont ils mènent le combat avec leurs corps, leurs esprits et leurs passions vertueuses. En outre, les musulmans, présentés tantôt comme cruels, tantôt comme sensibles à la peur, faibles et lâches, semblent mériter de la perdre. Si Palencia met donc des affects stéréotypés au service d'un discours de propagande, ses dernières réflexions vont cependant au-delà de ce schéma traditionnel de la pensée chrétienne médiévale et du discours belliciste à l'égard des musulmans qu'elle a toujours véhiculé. De fait, la réalité a changé : les Maures de Grenade ne sont plus des ennemis religieux et politiques, mais de nouveaux sujets du monarque chrétien, dont la religion ne tardera pas à leur être imposée. L'historiographie est donc contrainte d'adapter son discours à cette nouvelle situation, afin de poser les bases de l'intégration des populations musulmanes aux territoires de la couronne castillane. Dans le *Bellum*, les modalités, encore balbutiantes, de cette adaptation sont la mise en avant de la compassion ressentie à l'égard des musulmans par certains chrétiens et l'évocation de la « joie » supposée des populations soumises. Un siècle plus tard, et avec un recul que Palencia ne pouvait évidemment pas avoir⁶⁰, un auteur comme Ginés Pérez de Hita généralisera ce type de procédé en proposant *a posteriori*, dans la première partie de ses *Guerras Civiles de Granada*⁶¹, un récit idéalisé de la fin de la guerre de Grenade, comme un contrepoint fantasmé et consolatoire à la tragédie morisque.

⁶⁰ La rédaction du *Bellum* est en effet presque strictement contemporaine des événements. Malgré le caractère inachevé du livre X, l'auteur livre un dernier témoignage sur la fin de la guerre et l'entrée des souverains dans Grenade dans sa lettre à l'évêque d'Astorga Juan Ruiz de Medina, datée du 8 janvier 1492, deux mois environ avant la mort de Palencia. Voir Alfonso de PALENCIA, *Guerra de Granada*, Antonio PAZ y MELIÁ (éd. facs.), Rafael PEINADO SANTAELLA (éd.), Granada: Universidad de Granada, Archivum (66), 1998, apéndice al estudio preliminar, p. LXXV-XCVII.

⁶¹ Ginés PÉREZ de HITA, *Historia de los vandos de Zegriés y Abencerrajes* (Primera parte de *Las Guerras civiles de Granada*), Paula BLANCHARD-DEMOUGE (éd. facs.), Pedro CORREA (éd.), Granada: Universidad de Granada, Archivum (78), 1999.